

A propos de « Justice »

« Justice » est un roman épistolaire.

Il commence par une lettre d'Antoine GERLAND à son directeur dans l'espoir de faire reconnaître son ancienneté de professeur. Recruté par l'IGN après vingt ans d'enseignement, le fonctionnaire constate en effet que le décret qui gère son affectation n'autorise pas la prise en compte de son ancienneté, ce qui a pour conséquence d'amputer son salaire de plus de trente pour cent.

Dix ans plus tard, le roman s'achève sur la fuite d'Antoine après une série d'actes criminels dont l'incendie du bâtiment administratif de l'IGN et la mort, près de Romorantin, du chef du bureau des contentieux des ministères de l'Écologie et de la Cohésion du territoire.

Entre les deux, l'échange de courriers pointe l'évolution psychologique du plaignant face à l'absolutisme de l'Administration. Malgré l'humour des lettres de réclamation, tentant d'amener un peu d'humanité dans la machine à broyer, le lecteur plie comme Antoine sous l'effroyable poids de la solitude. La compassion n'est plus de ce monde, l'arrogance triomphe de tous côtés et ce qui se serait réglé à l'amiable dans un monde civilisé dérive vers un combat de coqs aussi absurde que barbare.

Les lettres administratives présentées sont des documents authentiques dans lesquels seuls les détails qui permettent d'identifier les affaires ou les personnes impliquées ont été changés. De même, les mots des personnalités publiques citées (ministres, présidents) et les articles de loi mentionnés sont tirés de la vie réelle. Tous ces documents m'ont été fournis par des personnes qui ont été réellement confrontées à la justice administrative. Évidemment et heureusement l'épilogue de la vengeance est, lui, inventé. Il évoque le ressenti d'Antoine et illustre ce que tous ceux qui ont été un jour piétinés par l'Administration aimeraient faire sans oser le faire. Une Justice du Talion qui pourrait bien advenir si les tribunaux et l'État s'obstinent à ne pas reconnaître les injustices ordinaires.

Plus Antoine en appelle à un traitement humain, respectueux des vies et des trajectoires, plus les représentants de l'Administration s'arc-boutent sur les textes. La loi est bête mais c'est la loi. L'objectif du roman est donc de dénoncer une nouvelle fois la nuisance d'une administration autiste qui ne règle rien ni ne facilite rien. Le différend

aurait pu être soldé par le directeur, dès le premier recours, en faisant preuve d'une certaine compréhension de la situation, évitant ainsi à la machine judiciaire d'intervenir. Mais non, au final, l'argent dû à Antoine aura été dépensé en procédures pour ne pas le lui donner !

Ce roman peut donc se lire comme le témoignage d'une pré-révolution dans le sens où il annonce la sauvagerie qui surgira inéluctablement de la dérive totalitaire de nos supposées démocraties. Dérive que beaucoup de lanceurs d'alerte dénoncent déjà mais que les pouvoirs successifs refusent de voir. Il permet de comprendre par exemple pourquoi, un samedi d'octobre 2018, une foule « périphérique » a envahi les routes et les ronds-points, vêtue de « gilets de haute visibilité », et pourquoi leurs manifestations ont basculé quelques semaines plus tard dans de sanglants affrontements avec la police. Ce fut une surprise pour ceux qui se congratulent sous les ors des palais de la République mais pas pour ceux qui jamais ne les connaîtront.

On peut également lire dans cette fiction trois moments différents sous trois aspects plus identitaires : celui du documentaire quand je relate le traitement administratif du contentieux (actes 1 à 3), celui de l'enquête policière pour ce qui a trait à la vengeance (acte 4) et celui du romanesque lorsque Antoine décide de fuir à l'étranger (acte 5). Le texte pourrait donc, à ce titre, trouver sa place sur une scène sous forme d'une lecture publique dynamique.

Je ne connais pas à ce jour de roman épistolaire dont l'un des correspondants serait l'Administration néanmoins l'esprit qui m'a animé pendant l'écriture n'est pas nouveau. Il rappelle notamment l'univers de « Brazil » lorsqu'un détail insignifiant fait dérailler la machine du pouvoir. L'humour sarcastique et le miroir du vraisemblable sauront, j'en suis sûr, plaire à ceux qui dénoncent dans notre monde moderne un glissement vers une « douce dictature ». Mon souhait est d'ailleurs que la publication de ce livre soit le déclencheur d'une prise de conscience plus générale et que nos institutions publiques évoluent avant que la violence ne les y contraigne.

Pour toute question ou une éventuelle collaboration, n'hésitez pas à me contacter : david.bordon@online.fr

Merci de votre attention.

Théo Dalès